

Mémoires

Des bras, des pieds, des dents... Lorsque le vocabulaire du corps apparaît dans le travail de Rachel Labastie, c'est par fragment, par suggestion. Une synecdoque, en somme, à travers laquelle la part exprimerait le tout. Et telle est la force de l'art : évoquer plus qu'il ne montre, ouvrir des passages vers des significations plus larges, plus profondes que ce que l'on peut immédiatement percevoir.

Un objet revient souvent dans les expositions de Rachel Labastie : le calice. Elle le reprend avec humour sous la forme du verre au pochoir qui accompagne habituellement l'avertissement « Fragile » sur les caisses de transport [ill. ••]. Symbole de la fragilité et indication du sens dans lequel un objet doit être saisi. En remplaçant cette forme simple au centre d'un retable d'argile, l'artiste lui confère une aura sacrée, et le verre devient Calice. Un récit fondateur de la religion chrétienne est immédiatement convoqué : celui de la Cène, du dernier repas, dont les chrétiens font mémoire depuis deux millénaires. Ce qui se joue dans ce Calice, c'est la transformation de la matière : le moment où le vin se transforme en sang. La coupe concentre ainsi deux éléments centraux dans l'œuvre de Labastie : la mémoire, d'une part ; la transformation de la matière, d'une autre. Une métamorphose qui est au centre de son travail, en particulier dans la pratique de la céramique : transformation de la terre sous les doigts du sculpteur, et par le moyen de la cuisson. Une pratique qui s'ancre dans les temps anciens de l'humanité, les premiers récipients de terre cuite remontant au Néolithique. Labastie y revient dans sa *Caisse 1* [ill. ••] qui figure des cruches élevées dans la terre, comme si elle avait été creusée autour d'elles, à la fois artefacts et vestiges dégagés dans la paroi d'argile d'un chantier de fouilles. À excaver ainsi la mémoire collective, l'artiste nous renvoie à notre aventure commune et à notre nature profonde. Son travail a cette vertu de nous dépouiller des contingences pour nous faire voir une trame essentielle qui nous relie ici et maintenant, à la fois entre nous et avec notre passé, nous renvoyant souvent jusqu'aux origines.

D'origines, il est question dans ces grands panneaux de terre rassemblés sous le titre *Le Cœur du corps* [ill. ••]. Origine de la matière d'abord, à travers l'argile rouge, devenue l'un des piliers de son travail. Une terre qui ne sèche pas et qu'elle ne cuit pas, toujours porteuse d'une part d'eau essentielle à la vie. La terre, d'où tout vient et où tout retourne, symbole elle-même d'une éternité venue de la nuit des temps. Devant *Le Cœur du corps*, on a la sensation qu'une puissante force intérieure a soulevé la matière, l'a poussée, tirée, tendue, jusqu'à la fendre et l'ouvrir. Et cette béance, qui prend la forme d'une vulve, est peut-être le premier instant,

l'instant même des origines, comme un volcan qui révèle au monde la force contenue dans les entrailles de la terre. On pensera sans doute à la toile de Gustave Courbet¹, car il s'agit bien de l'origine du monde. La terre symbolisée par l'argile devient une féminité féconde. Mais cette vulve pourrait aussi être interprétée comme une plaie, ou comme une cicatrice. Elle porte la force ambivalente de la fécondité et de la violence. Car la violence est omniprésente dans le travail de Labastie, qui s'intéresse souvent à l'enfermement et à la contrainte. Que l'on pense aux *Entraves*, ces chaînes et ces liens de céramique qui évoquent autant la prison que l'esclavage [ill. ●●]. La soumission de l'homme par l'homme. Une histoire de fécondité et de violence. Un condensé du sort des femmes dans l'histoire ?

Parmi les ruines historiques de l'abbaye de femmes de Maubuisson, Labastie évoque les reléguées de Guyane. Des femmes envoyées de force à travers l'océan, des condamnées, dont l'État attendait qu'elles participent au peuplement des colonies. Fécondité et violence. Leur drame inspire à Rachel une étonnante proue de navire, de bois et de céramique, représentant ces femmes au destin tragique. Depuis l'Antiquité jusqu'à l'apparition des navires en acier, les figures de proue ont fait la fierté de la Marine. Sous les traits de chimères ou de déesses, elles incarnent la force des bâtiments, les guident dans leurs voyages à travers les mers et sont chargées de leur porter chance dans l'incertitude des flots. La poitrine souvent nue, peut-être portent-elles aussi la promesse de colonies fertiles, permettant aux États dont elles arborent le pavillon de croître et de se multiplier.

Ici, Rachel Labastie couvre leur corps d'une chaste tunique, boutonnée jusqu'au col. Des reléguées, on ne veut plus voir le corps scandaleux qu'une fois qu'elles auront franchi les océans, loin des regards. Symboliquement, le choix de la céramique pour représenter cette figure de proue rappelle l'exploitation coloniale des continents par les puissances européennes, en évoquant le célèbre négoce de porcelaine qui fit la fortune de la Compagnie des Indes. Mais dans son œuvre, ce sont des femmes, ces *Éloignées*, que Rachel Labastie tire de l'oubli, en leur donnant la place des figures héroïques des navires, ou bien de camées, sur lesquels elle révèle leurs visages. On plonge là-encore dans une tradition millénaire, entretenue depuis l'Antiquité jusqu'aux prestigieux cabinets royaux de médailles : immortaliser dans une pierre raffinée la figure des dieux, des monarques et des héros. Ici, point de combat victorieux, ni de lauriers prodigieux, seulement la modeste photographie de femmes que l'on a voulu oublier. Peut-être la seule trace qui reste d'elles en dehors de leurs noms tracés d'une plume impersonnelle sur des documents administratifs. Ces photographies

sur porcelaine évoquent également les tombes des cimetières de village. Ultime visage des êtres disparus [ill. ●●].

Rachel Labastie présente souvent ses œuvres dans des caisses de bois, qui ont l'apparence de caisses de transport ou d'archives. Leurs couvercles sont posés à côté des œuvres, simplement, comme si l'on venait de les ouvrir, pour découvrir ce qui y était dissimulé. L'art de Rachel Labastie dévoile des vérités profondes, cachées ou oubliées. L'artiste nous les rappelle avec force, mais sans crudité. Elle parle dans son entretien avec Caroline Engel d'une « douce-violence² ». Ces caisses ouvertes sont les passages qu'elle ouvre devant nous sur le sens des choses, en nous laissant aussi la possibilité de les refermer, pour emporter nos émotions, nos souvenirs et nos mémoires avec nous, comme dans un de ces retables que l'homme du Moyen Âge pouvait refermer et emporter avec lui, pour son intime dévotion.

¹ Gustave Courbet, *L'Origine du monde*, 1866, huile sur toile, 46 × 55 cm. Paris, Musée d'Orsay.

² « Entretien avec Rachel Labastie par Caroline Engel » [2011], in *Rachel Labastie, De l'apparence des choses, Chapitre III, Vestiges* (cat. exp.), Beauvais, Espace culturel François Mitterrand, 16 février – 28 avril 2012 – lezoux, Musée départemental de la Céramique, 1^{er} mars – 2 septembre 2012 [Noisy-le-Sec, D-Fiction & Cabin Agency Éditions, 2012], p. 58.

Memories

Arms, feet, teeth... The vocabulary of the body appears in the work of Rachel Labastie fragment by fragment, hint by hint. It is a synecdoche, through which the single part expresses the whole. Such is art's greatest strength: to evoke more than it shows, to open passages to broader, deeper meanings than those perceived at first glance.

An object often re-emerges in Rachel Labastie's exhibitions: the chalice. The artist does a humorous take on the symbol, which appears as a stencilled wine glass on the carrying cases often accompanied by the warning "fragile". It is a symbol of fragility and an indication of the direction in which to lift the object. By placing this simple shape at the centre of a clay altarpiece, the artist imbues it with a sacred aura, and the glass becomes Chalice. A key event in the story of Christianity immediately springs to mind: the Last Supper, remembered by Christians for two millennia. What this Chalice represents is the transformation of matter: the moment when wine becomes blood. In this way, the cup embodies two central elements of Labastie's work: memory, on the one hand; transformation of material, on the other. This metamorphosis is at the core of her work, particularly in her ceramic pieces: through the transformation of the clay with her hands and through the firing process. The practice of clay can be traced back to the dawn of humanity, when the first terracotta receptacles were made during the Neolithic era. Labastie touches on this in her *Caisse 1* which depicts amphorae rising from the clay, as though she had excavated around them, artefacts and remnants unearthed from the clay wall of an excavation site. By excavating our collective memory, the artist reminds us of our common journey and our true nature. Her work has the virtue of stripping us of our contingencies to present to us an essential thread that, in the here and now, links us to each other and to our past, often sending us all the way back to our origins.

Origins are also the central focus of the series of large clay panels entitled *Le cœur du corps* ("The Heart of the body"). Firstly, there is the origin of matter, through the red clay, now a key pillar of her work. A clay that never dries and that the artist never fires, allowing the material to carry the water so essential to life. The earth, from which everything comes and to which everything will return, is itself a symbol of an ancient eternity. Looking at *Le cœur du corps*, we feel as though a powerful inner force had lifted the material, pushed it, pulled it, stretched it, until finally splitting it and opening it. This slit, shaped like a vulva, could be the first instant, the very first instant of our origins, like a volcano that reveals the forces held inside the bowels of the Earth. It recalls Gustave Courbet¹'s paintings. We are indeed looking

at the origin of the world. The Earth, symbolised by the clay, blooms into fertile femininity. But this vulva could also be interpreted as a wound or a scar. It carries the two-sided strength of fertility and violence. We know that violence is omnipresent in the work of Labastie, who is often drawn towards themes of imprisonment and constraint. Think here of her *Entraves*, those links and chains of ceramic laden with connotations of prison and slavery. Submission of man by man himself. A tale of fertility and violence. A summary on the fate of women throughout history?

Among the historical ruins of the Abbaye de Maubuisson nunnery, Labastie tells the story of the women of the French Guiana penal colony, prisoners forced to sail across the ocean, sent by the State to populate the colonies. Fertility and violence. Their tragic tale inspired Rachel to create an astonishing wood and ceramic ship figurehead to represent these unfortunate women. From the Antiquity to the invention of steel ships, figureheads have been the pride of seafarers. Portrayed as chimeras or goddesses, they personify the strength of the ship, guiding the sailors in their voyage across the waves and bringing them luck in unpredictable waters. Often bare-chested, they could also carry the promise of fertile colonies, inviting her ship's home country to go forth and multiply.

Here, Rachel Labastie clads the figurehead's body with a modest tunic buttoned up to the neck. The scandalous bodies of the female prisoners on board have been banished across the ocean, far from the gaze of others. The symbolic choice of ceramic to create this figurehead recalls the colonial pillaging of continents at the hands of European powers, particularly the famous porcelain trade that made the fortune of the East India Company. However, in this work, it is women, the *Éloignées* ("Outcasts") that are pulled from oblivion, as the artist places them on the prow of ships like heroic figures or uses their faces to adorn her cameos. Once again we are plunged into a millennia-old tradition, dating from Antiquity to the famous royal Cabinets des Médailles: immortalising the faces of gods, monarchs and heroes in elegantly carved stone. But here, there is no triumphant combat or prodigious laurel wreaths, only the unassuming photographs of women that history tried to forget. This is perhaps the only remaining trace of them, along with the faceless names scrawled on some administrative documents. These photographs on porcelain are also reminiscent of tombstones in a village cemetery. The last face of the departed.

Rachel Labastie often presents her works in wooden cases that look like shipping crates or archive boxes. The lids are casually placed next to the works, as though the boxes had just

been opened to reveal their hidden contents. The art of Rachel Labastie divulges deep, hidden or forgotten truths. Forcefully albeit never crudely, the artist reminds us of these truths. In her interview with Caroline Engel, she speaks of “sweet-violence”.² These open boxes are new paths leading to new meanings. They also give us the possibility of closing them shut to transport our emotions and memories with us, much like the Medieval altarpieces that could be folded and along on life’s paths, for one’s personal, intimate devotion.

¹ Gustave Courbet, *The Origin of the World*, 1866, oil on canvas, 46 × 55 cm. Paris, Musée d’Orsay.

² “Interview with Rachel Labastie by Caroline Engel” [2011], in *Rachel Labastie, De l’apparence des choses, Chapitre III, Vestiges* (cat. exp.), Beauvais, Espace culturel François Mitterrand, 16 February – 28 April 2012 – Lezoux, Musée départemental de la Céramique, 1 March – 2 September 2012 [Noisy-le-Sec, D-Fiction & Cabin Agency Éditions, 2012], p. 58.

Memoires Jean de Malherbe

Armen, voeten, tanden ... Wanneer de woordenschat van het lichaam in het werk van Rachel Labastie verschijnt, is het via fragmenten, via suggestie. Een synecdoche, met andere woorden, waarbij het deel het geheel aanduidt. En dat is de kracht van kunst: eerder oproepen dan tonen, deuren openen naar bredere, diepere betekenissen die het onmiddellijk waarneembare overstijgen.

Eén object keert herhaaldelijk terug in de tentoonstellingen van Rachel Labastie: de kelk. Ze gebruikt het met gevoel voor humor in de vorm van het glaspictogram dat meestal met de waarschuwing 'Breekbaar' op transportkisten staat. Symbool voor breekbaarheid en aanduiding van de richting waarin een object moet worden gehouden. Door deze eenvoudige vorm in het midden van een altaarstuk van klei te plaatsen, krijgt het glas een goddelijke status en wordt het een kelk. Het doet onmiddellijk denken aan een kernverhaal van het christelijk geloof: dat van het Laatste Avondmaal dat christenen al tweeduizend jaar herdenken in de eucharistie. In de kelk van het Laatste Avondmaal ondergaat de materie een transformatie: de wijn verandert in bloed. Het glas symboliseert dus twee centrale elementen in het werk van Labastie: de herinnering enerzijds, de transformatie van het materiaal anderzijds. Een metamorfose die centraal staat in haar werk, vooral in de bewerking van keramiek: de transformatie van aarde in de handen van de beeldhouwster en in de oven van haar atelier. Een praktijk die teruggaat tot de prehistorie, want de eerste terracotta kommen en potten werden gemaakt in het neolithicum. Labastie komt hierop terug in haar *Caisse 1*, een kist met kruiken die rechtop staan in de aarde, alsof de aarde errond is uitgegraven, zowel artefacten als overblijfselen opgegraven in de kleiwand van een archeologische site. Door te graven in het collectieve geheugen, verwijst de kunstenaar ons naar ons gemeenschappelijk avontuur en ons diepste wezen. De verdienste van haar werk is dat het bijkomstigheden elimineert en ons iets essentieels laat zien dat ons hier en nu verbindt, zowel met elkaar als met ons verleden, door vaak naar onze oorsprong te verwijzen.

Die oorsprong is het onderwerp van de grote aarden panelen die samen de reeks *Le Cœur du corps* vormen. Om te beginnen de oorsprong van de materie, via de rode klei, die een van de pijlers van haar werk is. Klei of aarde die niet droogt en die ze niet bakt, die altijd water bevat dat essentieel is voor het leven. De aarde, waar alles vandaan komt en waar alles naar weerkeert, symbool voor een eeuwigheid vanaf het begin der tijden. Bij *Le Cœur du corps* krijg je de indruk dat een enorme innerlijke kracht het materiaal heeft opgetild, eraan heeft geduwd, getrokken, gerekt, tot het barstte en openging. En de spleet, die eruit ziet als een vulva, is misschien het eerste moment, het moment van de oorsprong, als een vulkaan die aan de wereld de kracht toont die in de schoot der aarde verborgen zit. Het doet ons denken aan het schilderij van Gustave Courbet,¹ want het gaat wel degelijk over het ontstaan van de wereld. De aarde gesymboliseerd door klei wordt een vruchtbare vrouwelijkheid. Maar deze vulva kan ook worden geïnterpreteerd als een wonde of een litteken. Zij draagt de ambivalente kracht van vruchtbaarheid en geweld in zich. Geweld is alomtegenwoordig in het werk van Labastie, die bijzonder geïnteresseerd is in de fenomenen opsluiting en dwang. Denk maar aan *Entraves*, kettingen en boeien van keramiek die zowel doen denken aan de gevangenis als aan slavernij. De onderwerping van de mens door de mens. Een verhaal over vruchtbaarheid en geweld. Een beknopte samenvatting van het lot van vrouwen in de geschiedenis?

Tussen de historische ruïnes van de abdij van de zusters van Maubuisson roept Labastie de ballingen uit Guyana op. Vrouwen die met geweld naar de overkant van de oceaan werden gestuurd, veroordeelden, van wie de overheid verwachtte dat ze de kolonies mee zouden helpen bevolken. Vruchtbaarheid en geweld. Hun drama inspireert Labastie tot het creëren van een bijzondere boeg van een schip, in hout en keramiek, die deze vrouwen en hun tragische lot voorstelt. Van de oudheid tot de komst van stalen schepen vertaalden boegbeelden de trots van de zeevarende naties. In de gedaante van chimaera of godinnen belichaamden ze de kracht van de vaartuigen, begeleidden ze schepen op hun reizen over de zeeën en brachten ze geluk in de onzekerheid van de golven. Vaak afgebeeld met blote borsten hielden ze misschien ook de belofte van vruchtbare koloniën in, om de landen waarvan ze de vlag droegen, te helpen groeien en zich voort te planten.

Hier bedekt Rachel Labastie hun lichaam met een kuise tuniek, dichtgeknoopt tot aan de hals. Want van de ballingen willen we het verwerpelijke lichaam niet meer zien eenmaal ze de oceanen zijn overgestoken en ver uit het zicht zijn verdwenen. Met de keuze voor keramiek voor dit boegbeeld verwijst ze symbolisch naar de koloniale uitbuiting van de continenten door de Europese grootmachten; het materiaal verwijst immers naar de beroemde porseleinhandel waarmee de Oost-Indische Compagnie fortuin maakte. Maar in haar werk zijn het de vrouwen, deze *Éloignées*, die Rachel Labastie uit de vergetelheid haalt door hen de plaats te geven van de heldhaftige figuren op de scheepsboegen, of door hun gezichten af te beelden op cameeën. Ook hier worden we ondergedompeld in een duizenden jaren oude traditie, die standhield van de oudheid tot de prestigieuze koninklijke medaille- en penningkabinetten met goden, vorsten en helden vereeuwigd in verfijnde gesteenten. Hier vinden we echter geen overwinnaars van een succesvolle strijd, geen lauwerkransen, alleen de bescheiden foto van vrouwen die men wou vergeten. Het is misschien wel het enige spoor dat van hen is overgebleven, buiten hun namen die emotieloos op administratieve documenten zijn geschreven. Deze foto's op porselein doen ook denken aan portretten op grafstenen op begraafplaatsen. Ze zijn het ultieme gezicht van personen die verdwenen zijn.

Rachel Labastie presenteert haar werken vaak in houten kisten, die eruitzien als transport- of archiefkisten. De deksels ervan worden gewoon naast de werken geplaatst, alsof de kisten net zijn geopend, om te kijken wat erin verborgen zat. De kunst van Rachel Labastie onthult diepe, verborgen of vergeten waarheden. De kunstenaar herinnert er ons nadrukkelijk, maar niet opdringerig aan. In een interview met Caroline Engel spreekt ze van 'zacht geweld'.² Deze open kisten zijn de doorgangen naar de betekenissen van dingen, terwijl de kunstenaar ons tegelijkertijd de mogelijkheid biedt om ze weer te sluiten, om onze emoties en onze herinneringen mee te nemen, zoals de reisaltaartjes die de middeleeuwse mens kon sluiten en meenemen voor zijn persoonlijke religieuze beleving.

¹ Gustave Courbet, *L'origine du monde*, 1866, olieverf op doek, 46 × 55 cm. Parijs, Musée d'Orsay.

² 'Entretien avec Rachel Labastie par Caroline Engel' [2011], in *Rachel Labastie, De l'apparence des choses, Chapitre III, Vestiges* (cat. tent.), Beauvais, Espace culturel François Mitterrand, 16 februari-

28 april 2012 / Lezoux, Musée départemental de la Céramique, 1 maart-2 september 2012 [Noisy-le-Sec, D-Fiction & Cabin Agency Éditions, 2012], p. 58.